

## Jeudi 15 décembre : séance consacrée à Tanguy VIEL.

La séance est animée par Suzanne Metteau.

### L'auteur :

---

Né à Brest le 27 décembre 1973, après une enfance en Bretagne, **Tanguy Viel** vit successivement à Bourges, Tours puis Nantes avant de venir s'installer près d'Orléans.

Tanguy Viel se voue très jeune à la littérature. Remarqué par François Bon lors d'un atelier d'écriture à Tours, il entre en contact avec les Éditions de Minuit qui accueillent son premier roman alors qu'il n'a que vingt-cinq ans. Il leur est demeuré fidèle. Lauréat du prix Fénéon en 2001 pour *L'Absolue Perfection du crime*, il fut, en 2003, pensionnaire de la Villa Médicis à Rome.

Il reçoit le Grand prix RTL-Lire et le Prix François-Mauriac de la région Aquitaine pour *Article 353 du Code pénal*.

### Le Style et la manière Tanguy Viel :

Tanguy Viel est réputé pour une mise en place d'intrigues complexes, une réflexion sur quelques thèmes récurrents (les liens familiaux, les duperies, les inégalités de classes et les difficultés à prendre l'ascenseur social), et un travail formel. Il s'inscrit dans la tradition des éditions de Minuit, c'est-à-dire selon un modèle de distanciation. Ses romans mêlent romanesque et suspense. Bien qu'il ne le revendique pas lui-même, et même s'en défend, *L'Absolue Perfection du crime*, *Insoupçonnable*, *Paris-Brest* et *Article 353 du Code pénal* sont généralement considérés comme des polars en raison d'éléments récurrents : des personnages de gangsters ou d'escrocs, des crimes soigneusement préparés, l'intervention de procès ou de grosses sommes d'argent.

Les stéréotypes sont cependant retravaillés et parfois mis en évidence par une forme de réflexivité. *La Disparition de Jim Sullivan* en est le meilleur exemple. Le lecteur est souvent invité à participer, « le narrateur n'a pas d'avance sur lui du point de vue de l'intrigue ». L'écriture est au service d'une enquête : c'est au lecteur de reconstruire le puzzle en désordre des faits.

Tanguy Viel emprunte également au **cinéma**, mais cela est surtout notable dans son style : les effets de montage, l'usage de l'ellipse, la mise en place de scènes fortes et la variation des points de vue.

Le style de Tanguy Viel se caractérise par sa précision et son économie. Ses phrases sont jugées longues et saccadées au service d'un style très dynamique. La notion de « musique » est également importante pour Tanguy Viel, qui commente son style de cette manière :

"Souvent le style c'est d'abord de fabriquer des phrases qui viennent naturellement. Le style c'est quelque chose qui vient un peu par bloc. Ce qui est très long et demande beaucoup de travail c'est de composer, d'enchaîner les paragraphes, pour qu'ils tombent en cascade les uns sur les autres, pour qu'il y ait une forme de fluidité ou d'évidence du récit, pour qu'on ait le sentiment que chaque chose est absolument nécessaire et à sa place. Et cela prend beaucoup de temps."

Un effet d'oralité est visible : tous ses romans sont des monologues intérieurs de personnages issus de classes socioculturelles peu cultivées qui pratiquent ainsi souvent la dislocation ou la répétition.

La narration est brouillée par un usage hétérogène du présent de l'indicatif. Pour Tanguy Viel, le but n'est « pas tant de savoir si l'acte est juste ou non, mais si le narrateur a réussi à raconter sa vie, à la reconstruire sous forme de récit » L'humour et l'ironie interviennent souvent, même si *Article 353 du Code pénal*, par exemple, reste assez sombre et plus réaliste que les autres. Son écriture a beaucoup évolué, comme il l'explique :

« J'ai commencé à écrire il y a vingt ans dans un épais brouillard [...]. Mon langage flottait [...]. Et puis peu à peu, l'écriture a fini par faire ce que je lui demande depuis vingt ans : me déposer sur un sol, s'approcher des choses, les circonscrire dans le langage. Mais ce n'est pas un changement de vision, c'est seulement une confiance augmentée, travaillée au fil du temps, dans les liens du langage avec le monde. Peu à peu je parviens à habiter une langue qui a ses connivences dans le réel, qui s'ouvre à sa propre confiance, presque transitive. Les mots et les choses se reconnectent et la vie circule des uns aux autres<sup>12</sup> »

## L' Œuvre ;

---

Dans ses récits inspirés du cinéma, du jazz ou du roman noir, l'écrivain met en scène, dans une écriture nerveuse et rythmée, des personnages réunis par une intrigue (hold-up, arnaque, drame familial) ou une obsession (la note pure du jazzman, des scènes de film). Avec humour, parfois ironie, Tanguy Viel décrit un monde de tricheurs, de rêveurs, souvent de perdants troquant une réalité décevante contre le fantasme d'une vie meilleure.

Car c'est le point commun de tous ses livres : le Brestois se plaît à traquer en ce lieu souvent invisible pour un regard moins acéré que le sien, tout ce qui ne va pas dans la France d'aujourd'hui. Ascenseur social en panne, familles éclatées, combines immobilières, domination masculine, viols, vols, avec l'usage gratuit d'une « fille qu'on appelle » pour orgasmes à l'heure du thé : tout ce qui cloche, en somme. Plus ce qui cloche est moche, brutal, plus Tanguy Viel travaille dans le feutré, la douceur. Sa voix épouse alors la délicatesse d'un phrasé aux notes déchirées, hachées- s'enroulant sur elles-mêmes tel un solo de saxo : bluffant. La littérature, c'est de la musique.

## Ce que le groupe a lu :

### - *Le black note*. Ed de Minuit. 1998

Paul, le saxophoniste, ils l'ont surnommé John à cause de John Coltrane, Georges, à la contrebasse, c'était Jimmy, et Christian, c'était devenu Elvin.

Même la maison sur l'île, quand ils se sont installés ensemble pour jouer, ils ont voulu la surnommer : ils l'ont appelée Black Note.

Mais la maison maintenant n'existe plus, et le quartette non plus. De la clinique où on l'a conduit, le narrateur et trompettiste du groupe continue de ressasser ce temps de la vie commune.

Très vite, le récit se concentre autour d'un événement : Paul, sa mort, et les circonstances obscures qui l'entourent.

Premier roman de son auteur, *Le Black Note* contient déjà tout ce qui fait de l'écriture de Tanguy Viel une écriture à part : nerveuse, troublée, poignante...

Le roman commence alors que l'histoire est déjà finie. Le narrateur, enfermé derrière les grilles de sa clinique psy, semble chercher par l'écriture à expliquer ou à comprendre comment les choses ont basculé. Il revient sur la descente aux enfers de son groupe de musiciens et amis, qui vivaient, coupés du monde dans l'unique maison d'une petite île au large de la côte, exclusivement nourris de Jazz, de drogue et de cinéma. La situation de la maison est symbolique : elle correspond à la fuite du réel et à la volonté de construire une autre réalité dont se nourrissent les personnages.

Les objets tels que les jumelles signalent eux aussi une déformation du réel et modifient régulièrement les perceptions de l'espace et du temps. Autant de thèmes très forts traités à la perfection auxquels s'ajoutent les références cinématographiques : clins d'œil ou hommages...

### - *Cinéma*. Ed de Minuit. 1999

Celui qui se présente ici comme narrateur en est donc réduit à parler d'un film, d'un seul film, du même film qu'il a vu des dizaines et des dizaines de fois. Toute remarque, tout commentaire, il les a notés, consignés dans un cahier, jour après jour. Son existence est minée par le film. Ses goûts et ses jugements, il les doit au film. Ses amis comme ses ennemis, il les doit à l'opinion qu'ils se sont faite sur le film. À vrai dire, sa vie ne tient qu'à un film : *Le Limier* de Joseph.L. Mankiewicz.

#### *Hitchcock, par exemple*

Ce court texte était paru en 2010 aux Editions Naïve.

« Ce texte a été écrit environ dix années après *Cinéma*. Je crois qu'on peut considérer que le narrateur des deux textes est le même, ce dernier ayant seulement, au fil du temps, quitté sa monomanie d'un film pour une cinéphilie plus large, mais tout aussi obsessionnelle. »

Tanguy Viel

Évidemment, *Cinéma* est un roman, et l'on se doute qu'il ne s'agit pas de parler d'un film, de discourir sur un film. Il s'agirait plutôt d'une tentative renversée d'adaptation, au sens où ce mot est employé lorsqu'un cinéaste s'empare d'un livre, un livre qui le hanterait au point qu'il lui faille aussi en finir avec cette fascination, s'en débarrasser en tâchant d'en percer le mystère. En finir, en somme, à la manière du limier attaché aux basques de l'assassin, avec ce rapport d'admiration-répulsion que les meilleurs détectives de la littérature policière entretiennent toujours avec l'homme qu'ils chassent pour le rabattre vers le lecteur jusqu'à l'hallali final.

Bertrand Leclair, *Les Inrockuptibles*

#### - *L'absolue perfection du crime* Ed de Minuit. 2001

Après "*Le Black Note*", en hommage au quartette de John Coltrane et "*Cinéma*", construit à partir du dernier film de Mankiewicz, "*Le Limier*", le troisième roman de Tanguy Viel, "*L'Absolue Perfection du crime*", emprunte un sujet légendaire : le braquage d'un casino.

Ce hold-up prévu pour "la dernière nuit de l'année", un 31 décembre, est organisé par une famille vaguement mafieuse, gangsters bretons, pour qui le mot "casino" est magnifié.

Leur vie est scandée par le ressassement du futur casse devant un alcool fort, par l'attente et aussi l'ennui. En arrière-plan, le décor de la Bretagne, paysage marin, embrumé, couleur rouille et grise.

Néanmoins, tous ne se sentent pas à la hauteur de cette entreprise, de cet idéal, de cette perfection du crime : Et le mot casino nous courait dans le ventre, chez l'oncle, dans la voiture, sur le pont, chez Marin, cette idée fantôme qui travaillait mes paupières et mes lèvres serrées, parce que ce n'était pas pour nous, le casino, pas pour des gens comme nous. Les gens comme nous, Marin, on naviguait un ton au-dessous.

< Dans "*L'Absolue Perfection du crime*", titre superbe et leitmotiv de ce roman à suspense, le braquage est avant tout un prétexte pour dessiner un drame familial, une tragédie révélée par une voix qui raconte non sans ressentiments et s'adresse à cet autre, Marin, censé l'entendre et l'écouter.

Ce troisième roman de Tanguy Viel est animé par une langue merveilleuse, un stupéfiant travail d'écriture qui ravira à coup sûr son lecteur. (Nathalie Jungerman. Rédactrice en chef de revue littéraire *Flotilettres* et site Internet *Fondation La Poste*)

- *Insoupçonnable*. Ed de Minuit. 2006.

Sam est le frère de Lise. Du moins c'est ce que tout le monde croit quand Lise se marie avec Henri. Mais c'est surtout Henri qui doit le croire, pour que Sam et Lise puissent réussir leur mauvais coup. Seulement Henri aussi a un frère, un vrai cette fois, et qui s'appelle Edouard. Or même vrai, on peut être un faux frère.

Présentation de l'éditeur

Faut-il priver le lecteur du bonheur de découvrir, détail après détail, le fin mot - s'il existe vraiment - de cette machination " à double fond ", comme les valises en apparence insoupçonables et dissimulatrices d'inquiétants secrets ? Certainement pas. Et, pourtant, tout révéler d'emblée n'aurait pas une importance capitale, car on n'est pas, avec *Insoupçonnable*, dans l'une de ces intrigues policières où connaître à l'avance certaines clés, voire le dénouement, gâche le plaisir. Comme dans ses trois autres romans, Tanguy Viel, qui sait construire un suspense et ne s'en prive pas, s'intéresse plus profondément à autre chose qu'à ce schéma narratif. Aux atmosphères, qu'il sait remarquablement créer, aux lieux - la mer est souvent présente, est-ce parce qu'il est né à Brest ? -, aux objets, aux comportements effrayants, inimaginables, que peuvent avoir des gens au premier abord anodins, à leurs manies, à leurs secrets de famille, à leurs désirs inavouables. Un mariage chic au bord de la mer : joli début. Ne pas s'y fier. Le narrateur, Sam, vient d'être témoin au mariage de sa sœur Lise, avec un homme riche qui a 50 ans - le double de son âge. Henri Delamare, le marié, veuf depuis quelque temps, possède une fortune familiale, qu'il a su faire fructifier. Il est commissaire-priseur. Lise travaillait dans un bar de nuit fréquenté, en toute discrétion, par des messieurs très bien. Elle refusait de faire l'amour, contrairement à d'autres. C'est toutefois avec elle seulement qu'Henri voulait passer ses soirées. Et, un beau jour, il l'a demandée en mariage. Pourquoi a-t-elle accepté, alors qu'elle vivait avec un homme ? C'est toute une partie de l'histoire. On comprend vite que Sam est un frère de pacotille et un véritable amant, celui de Lise, et que ce mariage cache un plan " insoupçonnable ". Encore une affaire de crime parfait, comme le hold-up de *L'Absolue perfection du crime* devait être parfait et sans une goutte de sang versé. Là non plus, en principe, il n'y aura nulle violence, juste une habile manière de récupérer de l'argent - et de filer en Amérique ou plutôt " aux States ", comme dit Lise, tentant d'imiter l'accent des stars américaines. Bien sûr, ça va rater, mais on ne vous dira pas ici comment - et, finalement, Tanguy Viel lui aussi vous demande de le deviner plus encore qu'il ne vous le montre. (Babelio)

- Paris-Brest. Ed de Minuit. 2009.

Il ne s'agit pas d'un roman doux comme le nom de la pâtisserie en titre pourrait le suggérer. Il est plutôt question ici d'une trouble histoire de famille Brestoïse qui tourne autour de l'argent et de tous les bas instincts qu'il peut susciter. Les personnages (le narrateur, ses parents, sa grand-mère, son frère et son « ami » le fils Kermeur) évoluent dans un univers que ne renierait sûrement pas Claude Chabrol. On baigne dans l'hypocrisie, la lâcheté, la noirceur. On sent que Tanguy Viel s'est amusé à pousser ses personnages pratiquement à la caricature et c'est vrai que l'on finit aussi par en sourire. Aucun de ceux-ci ne suscite d'empathie, ni le narrateur somme toute assez lâche (même s'il finit par s'exiler à Paris pour quitter sa famille), ni même la grand-mère qui a sa part d'ombre en acceptant d'épouser un homme sur le tard pour en hériter. L'intrigue est bien construite et le suspense va crescendo même si le récit n'est pas présenté de manière linéaire.

Le procédé qui consiste à mêler la narration directe et l'autobiographie fictive (le titre de l'ouvrage est alors «mon roman familial») est intéressant et l'on devine, encore une fois, que l'auteur s'est bien amusé dans l'exercice

Au rythme de longues phrases, parfois déroutantes, Tanguy Viel dépeint avec jubilation et sans complaisance un portrait de famille corrosif.

- La disparition de Jim Sullivan. Ed de Minuit. 2013.

A 50 ans, Dwayne Koster avait tout : une femme, deux enfants, une belle maison dans un quartier chic de Detroit, un poste d'enseignant à l'université, des voisins et amis. Une liaison avec une de ses étudiantes plus tard, Dwayne a tout perdu. Il en est réduit à noyer son chagrin dans l'alcool et à surveiller les fenêtres de son ex-femme derrière le volant de sa vieille Dodge de 1969. Susan s'est installée dans une nouvelle maison avec les enfants et, entre tous les hommes de la ville, elle a choisi d'avoir une liaison avec Alex Dennis, un collègue de Dwayne, celui qu'il déteste tout particulièrement. Il n'en faudrait pas beaucoup pour que Dwayne accepte la proposition de son oncle Lee : régler le "problème Alex Dennis" en échange d'un service pas très légal.. Non, ceci n'est pas le résumé d'un roman américain écrit par un écrivain américain mais le roman américain d'un écrivain français qui veut donner à son récit une dimension internationale. Et pour cela, rien de plus simple, il suffit d'appliquer quelques recettes qui ont fait leurs preuves ! D'abord, il faut planter le décor -dans son cas ce sera Detroit-, décrire la ville et ne pas oublier d'en rappeler l'histoire. Ensuite, il faut un héros américain, lui choisir un nom qui sonne bien, faire des retours en arrière sur son enfance, raconter ses ancêtres, lui trouver un traumatisme lié à la guerre du Vietnam et, pour finir, le mettre dans une situation difficile.

- Article 353 du code pénal. Ed de Minuit. 2017.

Martial Kermeur vient d'être arrêté par la police pour avoir jeté à la mer un promoteur immobilier, Antoine Lanzac. Le juge écoute attentivement son parcours.

Comment Kermeur en est-il arrivé là ?

C'est à la première personne qu'il racontera sa vie au juge.

Tout commence environ sept années plus tôt. Nous sommes dans une presqu'île de la région de Brest. Kermeur est conseiller communal socialiste et il vient de se faire licencier de l'arsenal en empochant une prime équivalente à un achat immobilier ou à un bateau. Sa femme France l'a quitté et il vit avec son fils Erwan âgé de dix ans à l'époque. Le maire lui proposera de le loger dans une petite maison vide attenante au parc du « Château » appartenant à la commune. En contrepartie, il entretiendra la propriété.

Arrive Lanzenac avec un projet immobilier; une station balnéaire. Le projet sera voté, le « château » sera détruit pour permettre le développement économique de la région. Lanzenac joue le grand prince, toute la région y croit.

Socialiste d'origine et de conviction, il est impensable pour Kermeur à l'époque d'investir sa prime dans de l'immobilier, il succombera pourtant à un appartement trois chambres avec vue sur mer. Cependant l'appartement tarde à sortir de terre.

Un roman magnifiquement construit qui décortique les tréfonds de l'humain. Manipulation, à la recherche de la faille de l'humain. Une plume dynamique, agréable. La tension monte progressivement au fil du récit. Il y décrit la noirceur de l'être et ce jusqu'à l'impensable.

Au plus profond de l'âme humaine.

- La fille qu'on appelle. Ed de Minuit. 2021.

La fille qu'on appelle, c'est Laura, 20 ans qui a vécu de petits boulots, a posé pour des photos « de charme » qui revient dans sa ville de Bretagne pour retrouver son père, Max Lecorre. C'est un ancien boxeur qui est devenu chauffeur du maire ambitieux de la ville, Quentin Le Bars.

Max a demandé au maire d'aider sa fille à se loger pour se fixer en ville. Dès lors, le maire exerce un esclavage sexuel sur Laura, elle ne sait ni ne peut refuser ses avances et ses exigences. Pas un geste brutal n'est à déplorer, aucun ordre non plus : c'est bien pire, Laura est sous emprise, aucun refus ne sort de sa bouche.

Au-delà de cette relation abusive, le livre relate un ordre social où ces rapports sont permis : rapports de domination rendus possibles par des

situations figées pour services rendus, abus de pouvoir, silences complices de ceux qui voient, qui savent.

- **Icebergs. Essai.** Ed de Minuit. 2019

« Il y a des livres qui paraissent écrits, non pour l'instruction du lecteur, mais pour lui apprendre que l'auteur savait quelque chose. » La phrase est de Goethe.

Elle apparaît dans le chapitre « Le démon de la citation » d'*Icebergs*, premier essai du romancier Tanguy Viel. Un ensemble de textes sur la possibilité d'être écrivain, justement, sur le doute, l'imposture qui guette, sur le droit d'écrire aussi et la nécessité de « vitrifier son impuissance » avant qu'elle ne gagne. Aucune recette ici, aucune autosatisfaction, nuls mémoires : mais une plongée dans l'intimité de l'écriture.

*Icebergs* est une série de promenades dans les allées d'une pensée qui tourne et vire, une pensée à vrai dire obsédée par les formes qu'elle peut prendre. Cette nature inquiète qui l'abrite se demande surtout comment les autres, tous les autres, ont fait avant elle. Alors elle enquête, elle arpente les rayons des bibliothèques, elle se promène sur internet, elle se renseigne sur la vie des écrivains, elle s'assied sur un banc - autant de manières pour elle de résoudre l'énigme de son expression rêvée, ici présentée en courts essais « arctiques », parties visibles et flottantes de la pensée. (4<sup>ème</sup> de couv)

**Nous avons passé une matinée à la découverte de cet auteur certes connu mais peu familier des plateaux télé. Son écriture est exigeante, son style tout à fait personnel.**

**Merci de nous l'avoir proppé.**